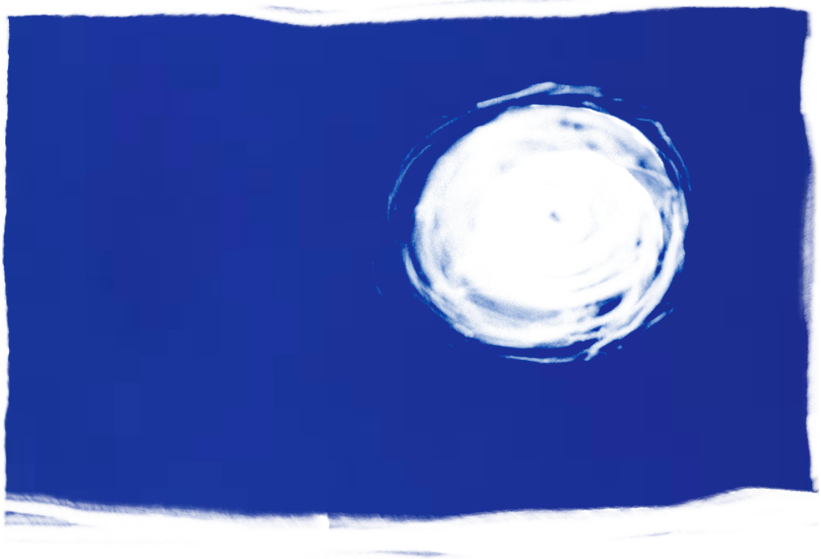
Solidaritude

Théophile Farant

Solidaritude

Pour A. et toutes les autres capitales.



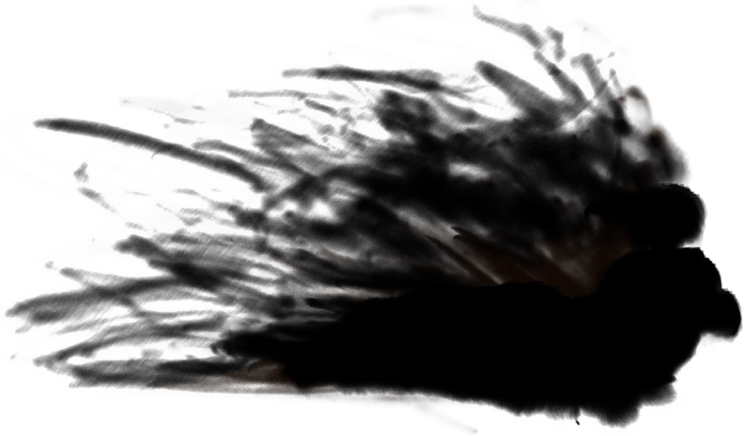
I. Marcher en regardant ses pieds sans jamais lever la tête et se plaindre de ne pas voir le ciel.

C’est gratuit ça
vient tout seul comme
les cloches de l’église du coin qui ne s’arrêtent pas de sonner.
Soudain elles s’arrêtent.
Elles se sont arrêtées (c’est du participe passé, c’est loin maintenant, plus loin après chaque mot que j’écris mais ça on a du mal à le voir, il semble que seul le mot que j’écris compte au moment où je l’écris,
n’est-ce pas ?)
Si je regarde en arrière, que j’essaie de fermer les yeux, c’est noir
pas à cause des paupières closes mais à cause de l’image
que j’y associe.
L’Italie c’est jaune.
Le lundi c’est gris.
Ici c’est noir,
ou c’était.

Dans la cuisine avec S., pour elle aussi
c'est sombre.
Elle pleure
pleure
parce qu'on lui « a volé sa créativité ».
Elle était, dit-elle, « pleine de vie et de soleil »
quand elle est partie d'Iran,
est arrivée ici…
Elle présentait, à la télé nationale, une émission pour les gosses (je ne me souviens plus du nom, peut-être qu'elle ne me l'a même pas dit).
Un jour elle a dû parler au nom du *Guide de la Révolution*, faire de la propagande et en rentrant chez elle, son grand-père l'a engueulée :
Comment t'as pu faire ça ?
Tu n'es plus ma petite-fille !
Mais elle n'avait que dix-sept ans, elle ne pouvait pas vraiment savoir,
elle a fini par arrêter.

Il faut du temps,
de l'exercice
pour se reculer
un pied après l'autre
dans une bonne organisation
pour pas se casser
la gueule.
Elle dit qu'elle voit flou, flou et encore flou.
Qu'est-ce que tu vois ?
dit son professeur.
Flou.
Alors recule, recule,
recule…
La plante se découpe parfaitement, ses larges feuilles se déploient sous le soleil qui se réfléchit dans un éclat argenté presque bleu (là j'invente parce qu'elle ne m'a pas dit exactement quelle plante c'était, donc je meuble mais aussi bien il n'y avait pas de soleil ce jour-là, ni de reflet argenté presque bleu…)

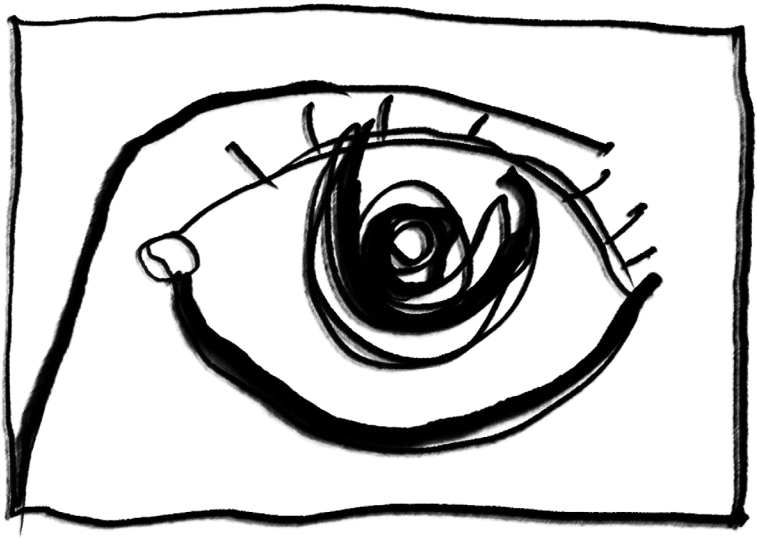
Elle pleure au bout du couloir parce que…



J’ai peur de parler à sa place mais…
Elle a vécu les quatre dernières années ici, et toujours toujours
elle a dû se battre pour ses idées et
forcément
souvent
elle a perdu.

Tu captes ?
Dans le tunnel
le tunnel, le tunnel,
le tuuuunel (à prononcer avec une petite mélodie agaçante dans la tête),
dans le tunnel il fait noir, t’y vois pas grand-chose,
comme quand tu pédales sous la pluie avec la capuche de ton k-way qui te tombe sur le visage.

Tu vois pas grand-chose donc t'avances en regardant tes pieds,
Adidas,
Reebok…
On s'en fout, ce qui compte c'est l'orientation de ton regard
pas les chaussures.
Un pied après l'autre c'est T. qui m'a appris,
quand tu cours autour de la piste.
Est-ce que la douleur est si terrible, si insupportable à ce moment présent, si tu fais abstraction de tous les autres moments avant et après (tu fermes les yeux à tout ce qui vient comme une montagne, une ombre noire, impénétrable, qui va te tomber sur la gueule)… Si tu penses à rien d'autre qu'au moment le plus immédiat, si tu te retournes en toi-même et que tu te poses la question : est-ce que vraiment,
vraiment
vraiment
la douleur immédiate est si forte qu'elle justifie que tu t'arrêtes ?
A. s'est arrêtée.
elle est d'ici, enfin pas vraiment,
autrichienne, Salzbourg, Mozart…
Une semaine avant noël elle s'est arrêtée parce que la douleur était trop forte,
en tout cas c'est ce que le médecin lui a recommandé.
Donc elle s'est arrêtée pour une récup'
(remarque ça fait partie de l'entraînement…)
Trop de taf, de taf, écrire tous les jours,
beaucoup.
Elle n'a pas eu le temps de voir venir.
Donc A. elle s'est arrêtée.



elle s’est arrêtée.
Maintenant elle a repris
son taf
mais pas avec moi
enfin…

Il court. Il pousse de toute la force de ses cuisses sur le sol en béton, la pluie lui coule le long des joues. Une allée plantée d'arbres (je ne saurais vous dire quel type d'arbres), quelques lampadaires qui diffusent une lumière blafarde car il fait nuit. Nuit noire. Parfois, un bus ou une voiture, je veux dire les phares d'un bus ou d'une voiture, transpercent l'obscurité… Il regarde, sans s'arrêter de courir, les vitres jaunes du bus qui le dépasse. Le temps est suspendu car ils vont dans la même direction alors forcément ça ralentit (en apparence) la vitesse du bus qui met moins de temps à disparaître. Il observe l'aquarium jaune et les gens impassibles à l'intérieur comme des poissons (puisqu'on a choisi la métaphore de l'aquarium). Parfois, ils — les gens / poissons — le regardent. Et lui, il imagine un tas de trucs, leurs pensées, comme quoi ils – les gens / poissons — l'admirent : ils se disent *mais qu'il est impressionnant ce garçon une vraie force de la nature, une bête sauvage ! Un animal, oui c'est ça, c'est bien cela que je veux dire, un animal qui laisse sortir toute sa sauvagerie, sa bestialité, il lui manque seulement le pelage d'un fauve, et encore, bien que l'obscurité et la vitesse du bus m'empêchent d'y voir très clairement, il me semble distinguer un duvet de poils bien fourni au niveau de ses mollets musclés… Mais attention ! Je dis animal, non dans un sens péjoratif, mais bien au contraire, dans un sens mélioratif, extrêmement mélioratif : je veux reconnaître, dans la bestialité, l'énergie pure, l'élan de vie.*

Et le bus, dans une dernière accélération, emporte le voyageur avec ses pensées dans la nuit. Mais lui, il continue à pousser de toute la force de ses cuisses sur le sol en béton, avec la pluie qui lui coule le long des joues. Il faut dire que l'allée plantée d'arbre, avec les lampadaires et leur lumière blafarde, est en montée (je ne saurais pas

vous dire précisément l'inclinaison de la pente, mais elle devrait se situer autour de 10/12% ce qui n'est déjà pas mal !). Donc : tac ! Tac ! Tac ! Tac ! Tac ! Tac ! … Etc… (On pourrait continuer autant de « tac » qu'il fait de pas mais vous avez compris le principe j'imagine…) Il continue trente ou quarante minutes à pousser sur ses cuisses dans la pluie. Il fait des allers-retours entre les arbres et les lampadaires (à la lumière blafarde). Il se laisser aller, les bras le long du corps, en descente ; il pousse de toute la force de ses cuisses en montée. Les phares des voitures et des bus continuent de percer l'obscurité chargée d'eau. Les bus, surtout, passent à intervalles réguliers avec un ronronnement sûr d'eux, avec leurs vitres jaunes et toutes les silhouettes, derrière, qui s'extasient, en pensée, sur le jeune homme qui pousse comme ça, comme un animal, sur ses cuisses.

Lui, il finit par s'arrêter parce qu'il faut une fin à tout (ou alors ça n'a aucun sens), et puis il sait qu'il a l'air un peu abruti à pousser comme ça sur ses cuisses. Donc, il se laisse glisser, doucement, dans la pente. Il sent ses muscles qui se tendent à chaque fois que ses pieds touchent le sol. Il sent leur fatigue, la douleur des courbatures qui pointe son nez. (Il aime bien cette douleur, comme C. d'ailleurs qui se remuait sur sa chaise un jour avec un mélange de grimace et de sourire, elle se frottait aux arrêtes de la chaise, ses cuisses contre les arrêtes, et elle semblait profondément satisfaite même si elle poussait des grognements par-ci par-là, alors il lui avait demandé, tu comprends, *pourquoi tu souris et tu pousses des grognements en te frottant les cuisses sur l'arrête de la chaise ?* Et elle avait répondu en anglais (parce qu'elle est allemande, langue qu'il ne parle pas, alors ils se rencontrent en anglais, no man's land culturel où ils sont

au même niveau — c'est important, S. me l'a dit, mais c'est une autre histoire).
Donc elle lui avait répondu, en anglais, que c'est parce qu'elle était allée la veille à la « salle » et qu'elle avait, par conséquent, plein de courbatures (avec un grand sourire)).

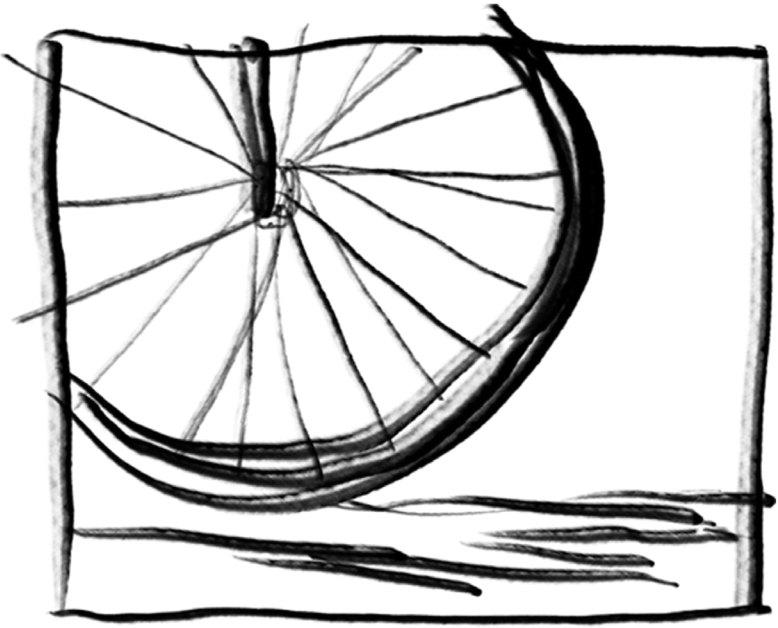
Donc lui, c'est la même, quand il redescend, pour la dernière fois, la longue allée plantée d'arbres et de lampadaires à la lumière blafarde, il éprouve, avec satisfaction, la contraction de ses cuisses et la douleur des courbatures qui pointe son nez. Cette douleur lui permet de se relier à son corps, de se replier sur lui-même (comme si on aspirait d'un coup toute l'air qu'il y a à l'intérieur de lui). À cet instant il ferme les yeux, ou même pas d'ailleurs, juste il regarde les arbres, les lampadaires, la lumière blafarde sur le pavé trempé, et il sent qu'il n'est plus qu'un corps privé de tout autre conscience qu'une conscience primaire, occupée toute entière à le maintenir en vie comme un animal.

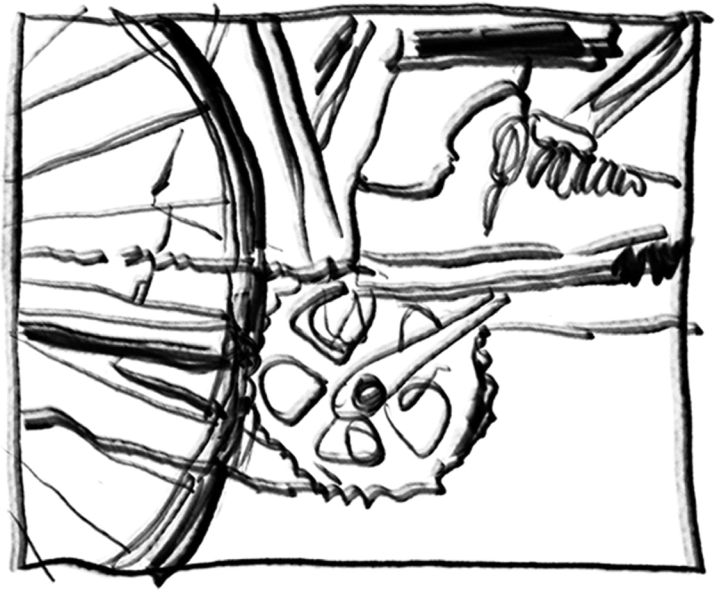
C'est bon.
Il savoure,
mais
au fond de lui,
il sait que c'est une force de rejet,
un repli pas vraiment stratégique dans l'immédiat.
Il se rétracte, s'enferme tout entier dans le monde matériel qui l'entoure, sans arrière-pensée.
Contre les arrière-pensées,
(rendues pires encore par l'immanence)
qui lui reviennent peu à peu dans la douche chaude et longue (une étude américaine a montré une corrélation entre la durée / température des douches et le sentiment de solitude, les gens prenant les douches les plus longues

et les plus chaudes étant les plus seuls, la chaleur de l'eau faisant office de succédané physique au besoin de solidarité moral).
Le soir il s'endort en respirant l'odeur d'A. sur son oreiller. Il sniffe de toutes ses forces, comme un
camé.

S. (une autre iranienne) raconte comment elle galère
sur son film…
Elle a quitté Téhéran pour Vienne,
Vienne pour ici,
et elle ne sait plus trop pourquoi.
Elle se dit qu'elle a eu tort (c'est ce qu'elle me dit) …
Elle aime Bergman, les films chiants en noir et blanc,
et eux,
pas.
Donc tous les jours elle se pointe,
non d'abord elle se lève,
non d'abord son réveil sonne :
elle ne se lève pas pour l'éteindre, le laisse sonner
quinze minutes le temps qu'il s'éteigne tout seul (c'est
un iPhone)
et, pendant tout ce temps (celui de la sonnerie et même
longtemps après), elle reste allongée
sans bouger,
parfaitement réveillée,
à penser à ce qu'il l'attend.
Elle ne voit rien car l'horizon est
bouché
(la journée comme un ciel sans soleil,
comme la tête sous l'eau
ou dans le guidon).
Elle est dans son truc, tellement qu'elle réfléchit un pas
après l'autre,
tellement qu'elle ne regarde plus que ses
pieds,
tellement que ça devient dur de savoir pourquoi elle
avance.
ne pourra jamais s'échapper.

Elle est elle-même
face aux autres qui sont les Autres
et à qui elle doit expliquer des trucs
qu’elle aime
et qu’ils n’aiment pas,
alors ils disent
non
en majorité.
Elle est elle-même,
personne d’autre.
Elle est prisonnière,



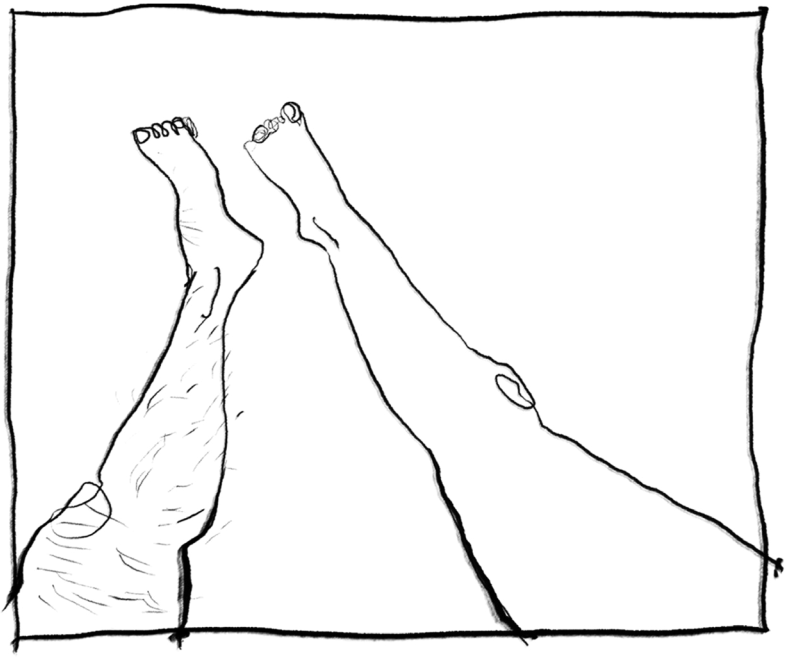


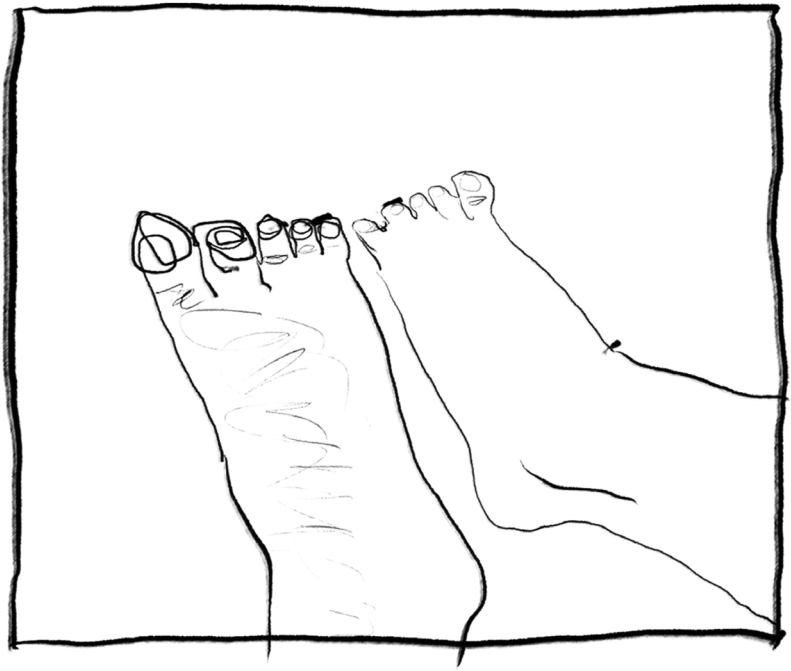
Pendant ce temps, A. travaille, travaille, travaille tout le temps.
Elle n’a pas encore fait son burn out mais elle y travaille.

Son père est algérien, elle l'a très peu connu parce qu'il est parti quand elle avait cinq ans,
revu deux fois depuis,
jamais connu sa famille de ce côté-là,
donc
forcément
ça manque un peu.
C'est bizarre cette situation : des gens quelque part qui vivent
et le même sang qu'elle qui bat dans leurs
veines.
Une lettre, seulement,
de sa tante,
reçue quand elle avait trois ou quatre ans :
« Bonjour A. j'espère que tu vas bien, on aimerait beaucoup te rencontrer… »
Ça continue sur vingt ou trente lignes,
en français,
c'est une galère parce qu'elle parle pas français seulement allemand et anglais.
Donc elle l'a faite traduire,
il y a quelques mois seulement
alors que ça fait…
Quoi ?
Vingt-cinq ans qu'elle l'a cette lettre…
C'est la lettre banale d'une tante à sa nièce de quatre ans,
et une indication géographique :
la tante vit, avec les autres, en banlieue parisienne,
mais c'était il y a vingt-cinq ans…
A. a cherché récemment sur internet.
Elle n'a rien trouvé,
ni sur son père
ni sur ses tantes…

Mais depuis,
depuis
elle a obtenu l’adresse mail d’une cousine,
je crois,
alors elle s’est mise à apprendre le français,
en regardant des séries par-ci par-là,
ça fait déjà trois mois qu’elle a l’adresse
dans son téléphone
et elle se dit,
elle me dit,
qu’elle attend de savoir parler français
pour envoyer le mail…

Pour patienter T. lui lit un livre sur à peu près la même histoire qu'elle :
une femme de vingt-neuf ans qui retrouve sa famille algérienne.
Dans le lit, sous la couette,
sa tête sur sa poitrine,
il lui lit en français et traduit aussitôt dans un anglais approximatif.
Elle trouve ça beau, et lui
aussi.
Il joue un peu de la situation.
Elle lui dit : « It feels like a movie. Thank you for showing up in my life. »
Il ne répond rien, il sourit, mais il pense à peu près la même chose.
Un instant il n'est plus seul
(comme la fois où elle à mis sa main sur son genoux),
mais c'est dangereux
parce qu'il n'a pas de recul,
il marche
en regardant ses pieds.
Leurs jambes levées, cuisse contre cuisse,
ils comparent la taille de leurs
orteils
en rigolant
et tous les deux, ils regardent,
leurs pieds.





II. « J’ai l’impression que le monde ne veut pas de moi et c’est tant mieux car je ne veux pas de lui. »

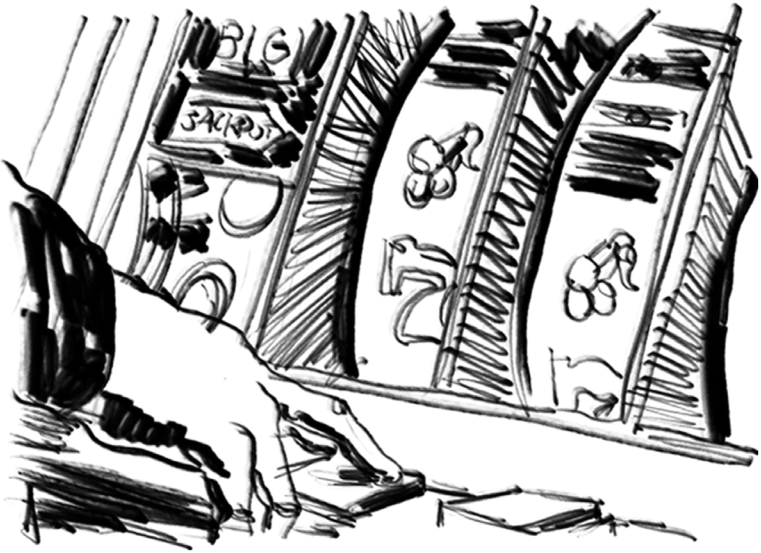
D.

Même ma main m’est étrange (ère)

A. aime bien T. mais aussi J. alors ce soir dans le bar près de la gare…

Un bar miteux, quelques tables à la surface collante, lumière blafarde, dégueulasse, émise par quelques ampoules qui se balancent au plafond gris, du carrelage de mauvais goût, des banquettes, un juke-box, deux machines à sous, des toilettes où on sniffe de la coke… De la bière, surtout, consommée en quantité et des allemands affalés devant leurs chopes encore pleines, qui dorment, la tête dans leurs bras croisés sur la table dégueulasse, dans la lumière dégueulasse qui fait reluire encore plus le gras de leur peau. Parfois ces habitués tout droit sortis d'un western (le bar de la gare est leur saloon) se réveillent et ils parlent un allemand chargé d'alcool que même les allemands ne comprennent pas. Beaucoup d'étudiants aussi, souvent, qui viennent pour le dépaysement et, derrière le bar, le patron, Julio, un vieux grec impassible qui les observe avec un voile de distance devant les yeux. (Personne ne sait jamais ce qu'il pense, une fois A. lui a demandé et il s'est offusqué : « Pourquoi tu me demandes ça ? ». Il n'a pas dormi de la nuit (c'est ce qu'il a raconté à A. la fois d'après)).

DTEC


BLG
JACKPOT

Donc ce soir-là, dans le bar près de la gare, A. qui aime bien T. mais aussi J. a choisi J. Ils — J. et T. — se sont croisés un peu plus tôt
et
au moment de se serrer la main,
ils ont fait les présentations
leurs noms, tout ça…
Salut moi c'est T.
et moi c'est J.
Ils ont compris aussitôt
au moment où les syllabes s'envolaient de leur lèvres respectives pour atterrir dans les oreilles de l'autre,
ils ont tout de suite compris
l'un et l'autre
(un éclair lumineux qu'ils ont chacun vu dans les pupilles de l'autre)
que le type en face d'eux était
l'Autre.
Ils se sont quittés aussitôt pour ne plus se reparler
de la soirée
mais A. est arrivée et,
ce soir,
elle est avec J.
Alors elle parle rapidement à
T.
et elle est distante
alors que
la dernière fois
cuisse contre cuisse
ils comparaient la longueur de leurs orteils
(Fuß ça veut dire « pied » en allemand)
en rigolant.

Trois heures plus tard, T. danse au milieu d'une boîte électro. Des lumières qui déchirent l'obscurité. Les éclairs blancs laissent entrevoir du cuir et de la peau nue. La rapidité des apparitions laisse un doute quant à leur réalité — visions sorties de l'enfer ou du paradis ? Les corps nus des hommes et des femmes, les seins sous les filets à mailles aussi larges qu'une paume de main, les fesses… Les visages déformés, contractés par l'excitation, dans l'emportement de la musique qui remplit tout l'espace, se glisse dans les tympans, amortie par les bouchons d'oreille (si vous ne voulez pas finir sourds) qui filtrent les aiguës, ne laissent passer que les basses qui tabassent, dont on sent les vibrations jusque dans sa chair — on dirait que les corps privés d'oreilles danseraient quand même.

C. est juste à côté de T., elle danse depuis deux heures avec le même mouvement qui dure environ dix secondes, et qu'elle répète encore et encore depuis deux heures, ce qui fait six mouvements par minute, trois cent soixante mouvements par heures fois deux égale sept cent vingt mouvements depuis qu'elle est arrivée (approximativement) avec une régularité hypnotique. Elle laisse glisser à tour de rôle sa main gauche puis sa main droite, de sa poitrine à ses cuisses, et elle les remonte. Parfois, elle regarde T., lui sourit brièvement et retourne à sa danse, les yeux perdus dans un horizon lointain qui dépasse les murs de la salle. Ils sont déjà allés deux fois aux toilettes pour sniffer de la kétamine (on en donne aux chevaux) mais cette fois c'est de l'ecstasy qu'elle lui propose. Elle fend les deux, trois mètres qui les séparent, sans avoir interrompu son mouvement, et elle penche sa bouche vers son oreille — il voit ses seins qui se penchent avec elle sous sa tenue. « Do you feel the ketamine ? I feel

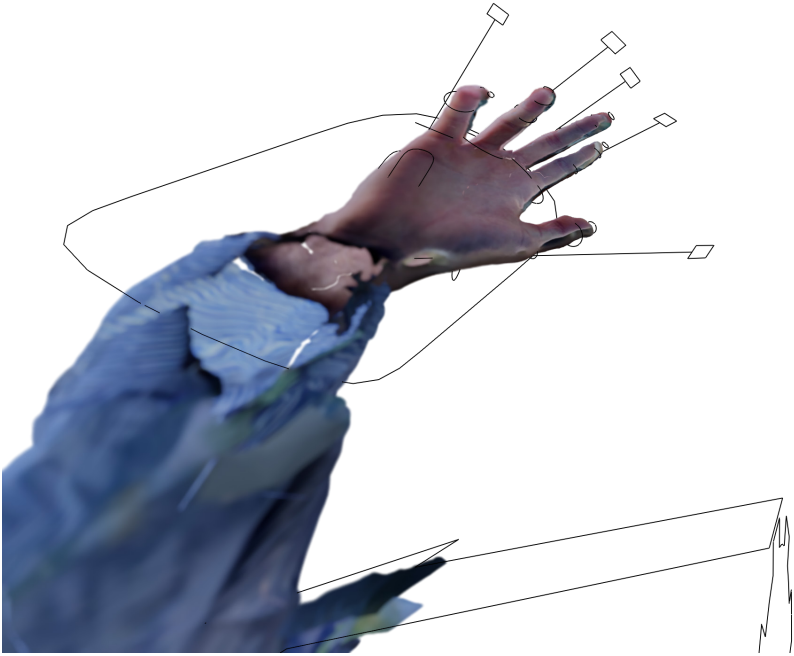
nothing… Wanna take some ecstasy ? » Elle le regarde en souriant — ses cheveux plaqués en arrière, à la laque, et des paillettes sur ses pommettes.
- Yes ok.

Il la suit jusqu'aux toilettes. Une queue de plusieurs minutes, des groupes de trois ou quatre personnes à la fois entrent dans les cabines puis ressortent en se frottant le nez. Les murs tagués, recouverts d'autocollants de groupes underground et de sigles anarchistes. La musique électro pénètre jusqu'à là, mais plus sourde – on s'entend parler.
Ils se glissent dans la cabine, elle cherche dans sa culotte, sort un sachet de plastique
avec des pilules,
en sort une qu'elle
coupe en deux,
tend la moitié à T.
avale l'autre.

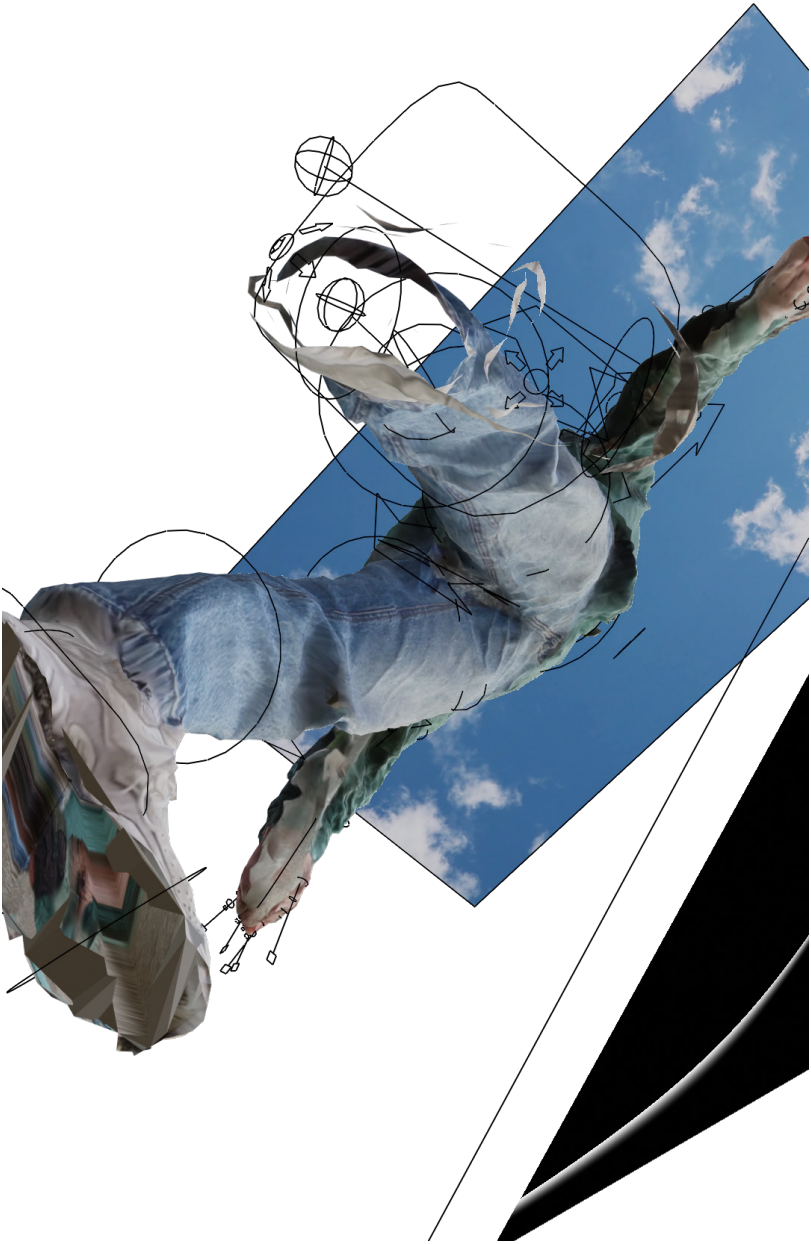
Elle lui demande de se retourner et s'assoit pour faire pipi. Il entend le « Psiiiiiit » contre la cuvette. Ils sortent, retournent au milieu de la fête.

À nouveau, les corps à moitié nus, l'autre moitié recouverte de cuir — les chairs apparentes, les tétons… T. se laisse aller à la musique mais il n'entend que les basses qui recouvrent tout le reste. Deux ou trois fois, il échange un mot avec une personne à côté — jamais plus d'un mot qu'il faut se crier dans l'oreille à plusieurs reprises. Le reste du temps il danse, parfois sent un corps contre lui. Il danse en essayant de s'absorber, lui aussi, dans la contemplation d'un horizon qui dépasse les murs de la salle. Il danse et il pense à A. dans les bras de J. La vision est insupportable, il essaie de la chasser mais sans cesse elle revient. Il danse, continue de danser,

s'enferme dans un mouvement bref et régulier qui devient une routine comme celui de C. Tout se répète durant les heures qui suivent, à commencer par la pensée de A. et J., la danse, la musique, et il semble que la foule entière ait son cycle, elle se balance toujours selon le même mouvement régulier… Il voit tous les corps — des centaines — qui dansent autour de lui et qui ne lui appartiennent pas, dont les mouvements des bras et des jambes, de chaque muscle, ne répondent pas aux injonctions de son cerveau — il aura beau essayer de se concentrer, jamais il ne parviendra à contracter un autre muscle qu'un des siens, et jamais il ne trouvera dans cette transe électrique autre chose que la pire des séparations. Il regarde tout autour de lui les corps qui lui seront toujours étrangers : leurs balancements lancinants s'opposent à lui tout entier. Ils ne sont plus autre chose qu'une matière, un mouvement impénétrable, profondément étranger, privés même d'une conscience avec laquelle il pourrait interagir. Il regarde bien — avec attention — les yeux écarquillés, les prunelles des créatures qui se meuvent autour de lui, et il n'y distingue rien d'humain, simplement une faible lueur de vie dont il ne sait même plus si elle est due aux reflets des spots qui balaient l'espace en permanence. Chaque individu s'oppose parfaitement à lui, il n'aurait qu'à tendre le bras pour sentir la froideur des chairs qui se remuent autour lui. Alors, il lève ses mains, ses propres mains, jusque devant ses yeux et se plonge dans leur contemplation hallucinée. Bientôt, elles n'ont plus rien de connu, leur forme en étoile — il écarte les doigts au maximum — l'amas de chair plate et rose au milieu, et la division en phalanges qu'il peut mouvoir, lui apparaissent comme des objets absolument



nouveaux
non identifiés
jamais auparavant imprimés sur sa rétine
ni stockés dans son cerveau.
Il s'amuse à faire bouger lentement, très lentement, ses doigts comme des vaguelettes qui s'étalent sur le sable du rivage. À chaque impulsion qu'il donne, à chaque frémissement des muscles, ses mains s'éloignent un peu plus de lui, lui apparaissent comme tout à fait
étranges
étrangères.
Il sort de son corps,
du monde
complètement
avec la vibration des basses,
s'oppose à tous les corps
qui s'opposent à lui,
c'est réciproque.
Il se sent imperméable au
monde imperméable,
seule conscience de
l'univers
ou plutôt
hors de l'univers.
Chaque chose qui l'entoure revêt une étrangeté
inépuisable
jamais rencontrée auparavant.
Il mesure toute sa séparation
danse
jusqu'à neuf heures du matin.



Ça me rappelle l’histoire de P.
On marche à travers les champs dans une volonté de créer du lien,
on marche
un pied après l’autre (mes semelles s’écrasent contre le béton, parfois dans la boue plus molle)
marche
et parle.
Il dit avec un français hésitant :
« Chaque chose, plus tu la regardes
plus ça veut rien dire.
C’est comme
tu répètes
oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui
oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui oui

oui oui oui
oui
(il répète encore plein de fois)
Tu vois ça ne veut plus rien dire. »
Il sourit.
On continue à marcher.

Plus tu regardes quelque chose, plus tu t'éloignes.
À travers les fenêtres de la cuisine,
les enfants qui jouent
dans la rue
en bas
sans bruit
(parce que le double-vitrage arrête leurs cris)
et les passants
ne sont pas vraiment humains.
Même A.
qui passait, un jour,
n'existait pas.

Une autre fois, on est sur un toit chez S.
pour un diner superbe
aux chandelles
en plein air
une porte allongée sur deux tréteaux
en guise de table,
celle du chapelier fou,
et la ville entière devant nous
les clochers
les toits
les fenêtres des immeubles
l'une d'elles illuminée et la silhouette d'un type à poil.
Il s'assoit sur son canapé

une heure
pendant tout le diner
son dos nu
qui nous fait face.

Parfois, même, les allemands n’existent pas
quand ils parlent
allemand
(parce que je ne comprends pas).
Les lèvres bougent et produisent des sons
mais
ça ne veut rien dire.
Ils ne veulent rien dire.

C. l’ex de S (que j’ai encore croisé ce matin) me parle de Foucault et des lieux (il ne trouve pas le terme exact en anglais) qui sont faits pour être traversés sans jamais être habités, comme les gares ou les musées.
Le Kunst
par exemple,
j’y étais la semaine dernière
et plusieurs fois avant,
souvent seul parce que c’est comme ça que j’aime les musées.
Il me semble que leur espace est pensé pour la transcendance.
Une dame s’avance à moins que ce ne soit
le père de D.,
allemand retraité, la soixantaine, qui m’a dit, la veille,
qu’en Allemagne il faut
du temps
du temps
et encore du temps
pour se lier
avec les gens,
plus qu’aux USA,
et à plus forte raison encore dans cette région de l’Allemagne.
Mais quand on s’est lié avec un allemand,
et à plus forte raison encore, un allemand de cette région,
on peut compter sur lui,
pas comme avec un américain.

Pour le moment,
il se penche
sur les tableaux de Kirchner
avec
un air concentré
(il fait ça avec chaque tableau pour toutes les salles
mais parfois il se redresse avec un air malicieux et glisse
une remarque purement factuelle (comme le lieu où la
peinture a été réalisée, la façon dont elle est parvenue
au musée — dans le cas de celle-ci, c'est le frère de
Kirchner, qui est de la région, qui l'a transmise…)
J'approuve toujours ce qu'il me dit d'un signe de tête
sans y réfléchir.
Je regarde le père de D.
D. à côté
les visiteurs
de l'expo Kirchner
et même de toutes les autres expos,
les murs blancs, très larges qui entourent de leur largeur
les tableaux colorées,
les tableaux colorées eux-mêmes
les gardiens de salles
les lumières
le ticket d'entrée
le parquet
les cartons informatifs…
Je regarde tout dans un musée parce que c'est fait pour
ça,
jusqu'aux pas qui résonnent dans le silence,
tout
avec insistance
et à la longue
tout

devient étrange
étranger.

À mesure que je marche dans les salles des musées, je mesure ma séparation.
Je suis encore séparé lorsque
je sors,
marche ou flotte
dans la rue
jusqu'à la gare (ce qui ne m'aide pas car c'est toujours un lieu de passage).
Dans le train tout défile (comme hier) à travers la vitre et tout
s'oppose à moi
comme je m'y
oppose
alors on est quitte… Mais c'est une voie sans issue,
une escalade d'imperméabilité
(interminable comme une
vendetta).
D'une manière générale, c'est une voie
sans issue
parce que le soir, quand je rentre, je prends une douche très longue
et très chaude
(vous connaissez l'étude américaine).

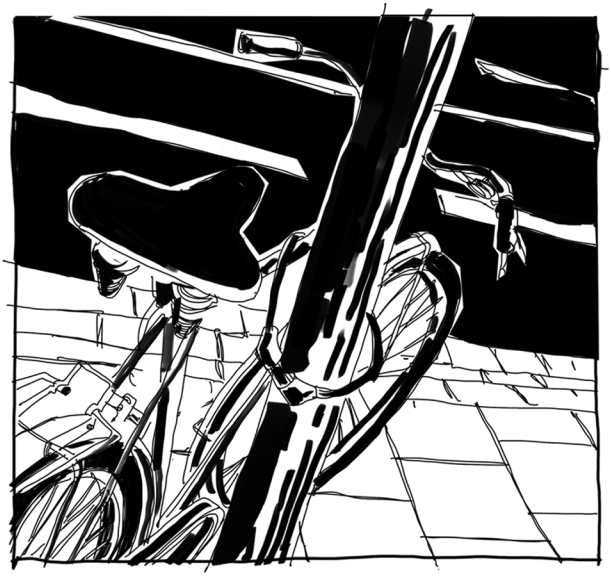
III. Ce que j’éprouve ça s’appelle la solidaritude.

Tigre offert par S. : elle s’est penchée vers son sac et en a sorti le tigre de papier qu’elle m’a tendu avec son sourire, puis elle est partie. Je suis resté seul avec l’animal.

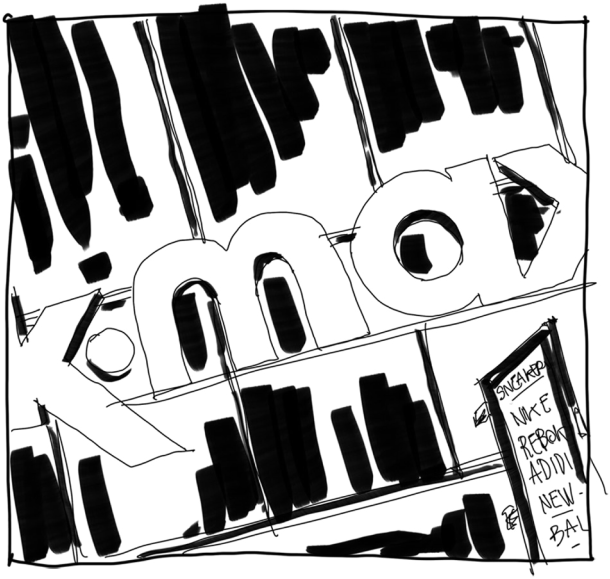
Il y a un écart
toujours
car il n’y a pas
de lien
sans
écart
comme il n’y a pas
de…
sans…
La solidaritude c’est
l’écart
qui
se dilate
et se contracte
en
permanence.

Il y a A. si forte, impressionnante, qui tait ses insomnies et qui finit par s'arrêter sur ordre du médecin.
Il y a S., un soir, qui pleure dans le couloir sa créativité perdue, et qui sourit le reste du temps.
Il y a H. qui s'échauffe à mesure qu'il ouvre les bouteilles (il parle d'Italie et de soleil).
Il y a R. si déterminé qui fume tous les soirs et parfois les matins.
Il y a P., austère, qui marque son nom sur son sac avec l'application touchante d'un enfant.
Il y a B. distant qui finit par se rapprocher.
Il y a A. qui parle, une bière à la main, de son tour du monde avec un grand réalisateur pour interviewer le dalaï lama.
Il y a G. qui s'est pointé avec un camion entier de tournage et une équipe de vingt personnes à l'examen.
Il y a S. qui va voir souvent les films de Bergman et une autre S. qui se précipite pour voir
Spider man (No way home), qui pense, en tant que productrice, qu'un réalisateur ne devrait pas écrire de scénarios.
Il y a D. qui parle tout le temps avec une voix monocorde qui ne lui empêche pas d'être drôle.
Il y a E. dont la famille élève des chiens pour faire des courses de chiens (ils voyagent à l'international pour assister aux compétitions).
Il y a A., toujours, qui s'est rasée la tête, et ça lui va bien.
Il y a S. qui rigole souvent, qui construit des décors de cinéma (le dernier en date : un donjon sado-maso, elle s'est plantée une vis dans le pied en marchant sur le set).
Il y a G. qui parle avec entrain, qui réalise des pubs et sniffe de la coke toutes les deux minutes dans les

toilettes.
Il y a C. qui a plein d'énergie, qui aime danser, qui s'est faite opérer du genou.
Il y a G. qui a des longs cheveux, qui a déjà écrit un livre.
Il y a P. qui prépare un film d'animation sur une grosse boule de poils.
Il y a S. qui fait de la musique contemporaine qui s'insurge quand il faut s'insurger.
Il y a S. (une autre) qui dit : « On n'est pas là pour faire un film d'auteur de deux heures en noir et blanc. »
Il y a D. qui est américain, qui sourit tout le temps, qui dit : « If they don't listen to you be an asshole ! »
Il y a H. qui embrasse S. et J. qui embrasse A qui embrasse T.
A., d'ailleurs, ne sait pas trop si elle aimerait retrouver sa famille.
B. ne retrouvera plus sa copine.
Il y a S. qui écrit des trucs qui ne laissent pas indifférent.
Il y a A. qui fait de la stop motion avec une montagne.
Il y a J. qui est grec et qui attend derrière son comptoir.
Il y a C. qui a été champion de boxe thaï avec les pieds et tout.
Il y a G. qui fait un gâteau aux pommes pour sa fille prof de ski à St Moritz.
Il y a L. qui sait se faire respecter sur les tournages.
Il y a P. qui a joué Antigone avec des valises sous les yeux et T. qui joue l'artiste inspiré quand il fixe attentivement le ciel en sachant qu'A. arrive dans son dos.



SATURN
ALDI



Mercredi 19 janvier

Il fait nuit dans la rue.
Je marche jusqu'à la Marktplatz.
Les deux églises qui se regardent dans
le jaune des lampadaires et
la brume du début de soirée.
La large place
vide
mis-à-part quelques silhouettes
qui flottent.
Je marche jusqu'au grand
centre commercial
que je longe.
Des gens qui courent derrière une
vitre
sur des tapis roulants (trois femmes, un homme).
Dans la rue
des magasins de vêtements
des mannequins dans les
vitrines
des gens que je croise
dont
je ne connaitrai jamais les
sensations.
Ils n'existent pas
pour moi.
Je marche jusqu'au deuxième
centre commercial.
Une boîte de tisane que je vois à travers la
vitre
me fait entrer.
Je marche dans les rayons, la boîte de tisane à la main,

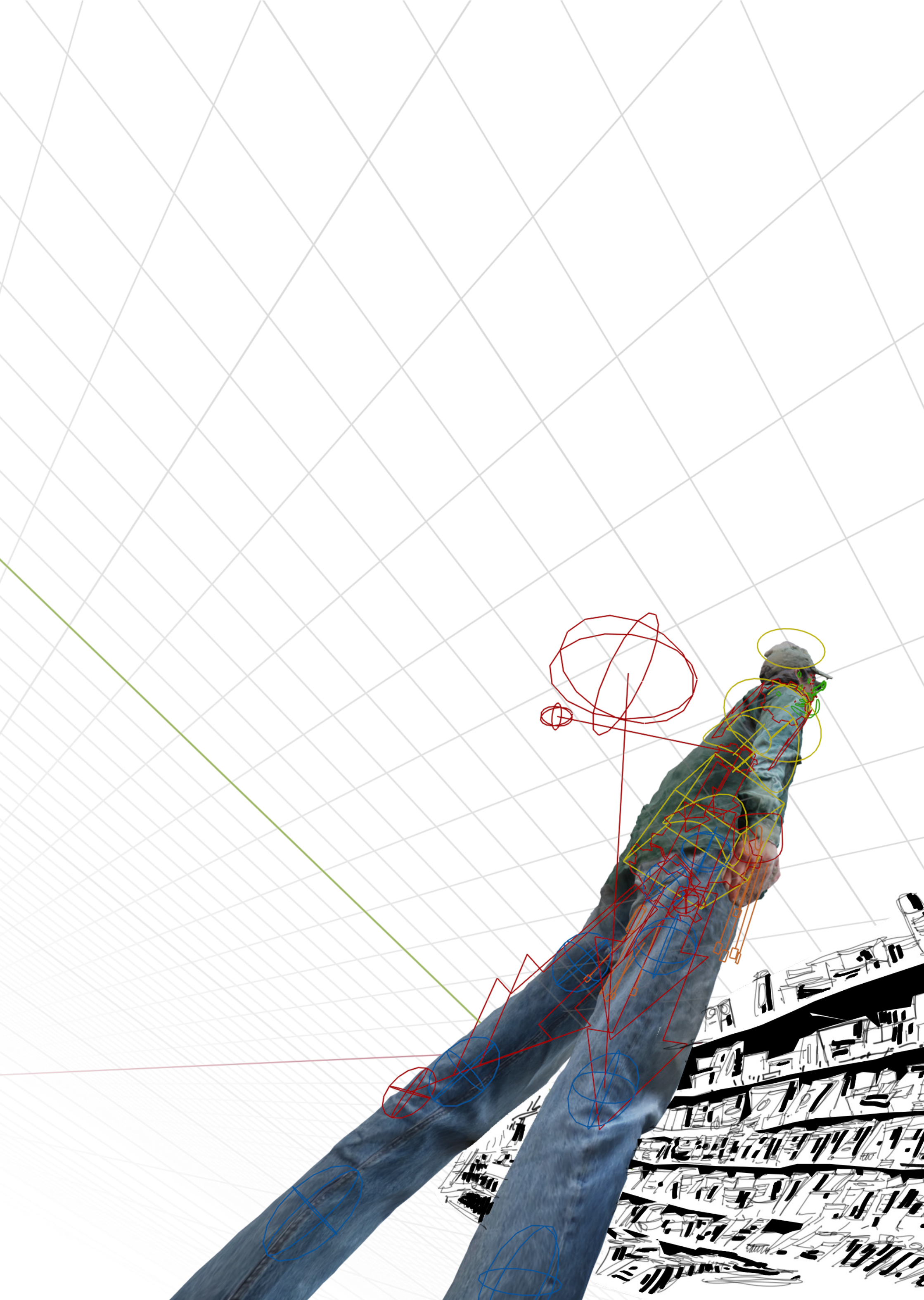
à la recherche de shampoing (j’ai les cheveux gras).
Un homme
accroupi
en respire tous les parfums,
un
par
un
il prend les shampoings
qu’il ouvre
qu’il renifle
qu’il repose.
Je prends le *l’Oréal Total Repair 5.*
Au même moment,
je reçois un message de
S.
qui me dit qu’elle ne pourra
pas
venir ce soir
parce qu’elle a marché sur une vis.
(excuse originale, j’espère qu’elle ne s’est pas plantée
une vis *exprès*)

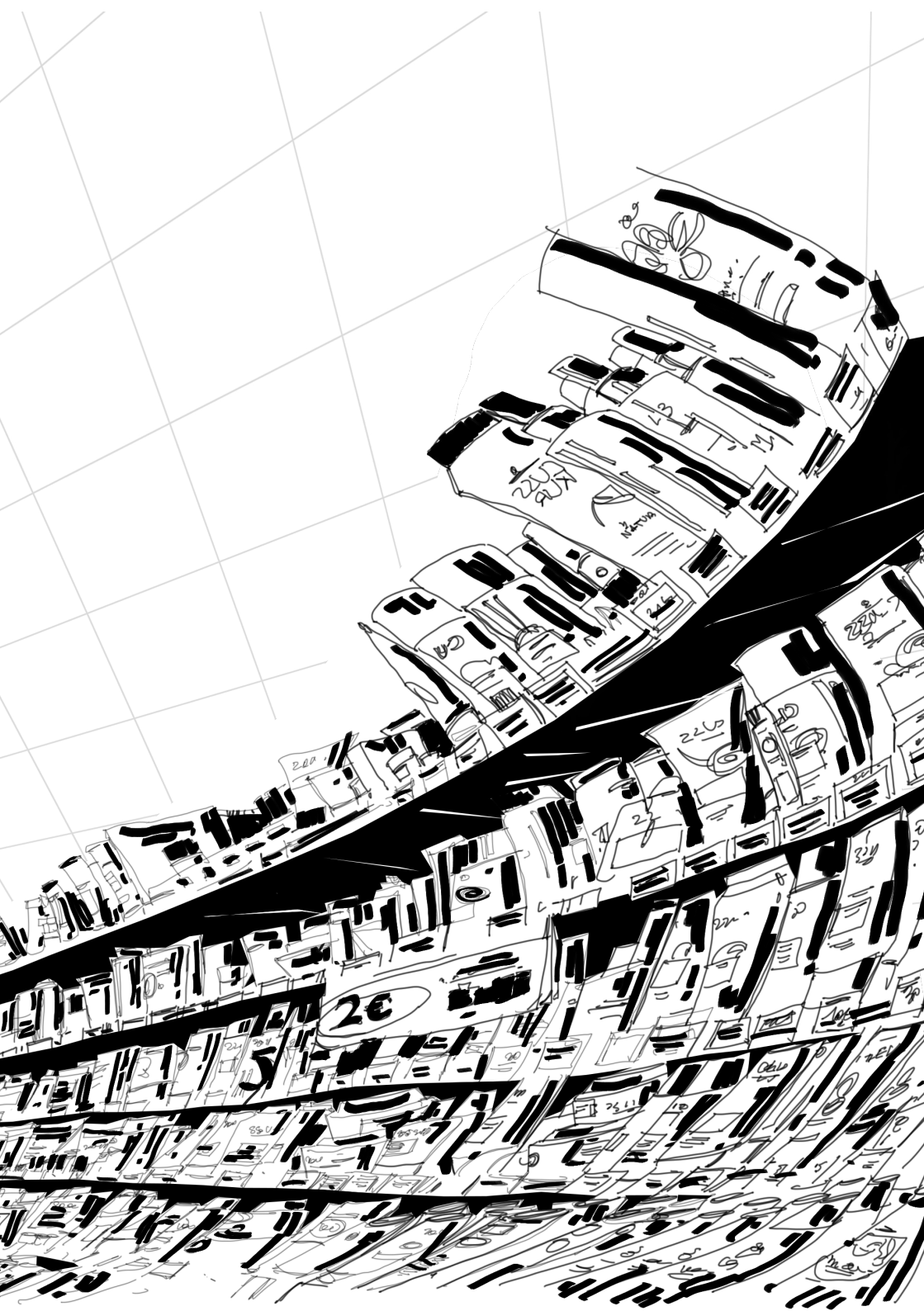
Je m’arrête au rayon bio,
ses murs couverts de forêts
je veux dire de
photos
de forêts.
Tout est vert,
rien
n’existe
pour
moi.
Je
n’existe
pas
pour
le
monde.

KUNDENTOILE
Kreissparkasse

Je marche
dans les rayons des cosmétiques.
Les miroirs
partout
reflètent mon image.
Je m’arrête.
J’avance tout
dou-
-ce-
-ment
à
pas
de
loup
j’étends mon cou
tout doucement
mon visage
son reflet
apparaît
sur
la
glace.
Il n’existe
pas
pour moi.
Une vendeuse me regarde bizarrement alors je rentre dans mon corps.
Je pschiiiite des parfums sur les languettes de papier prévues à cet effet.
Un
par
un,
je prends tous les parfums que je pschiiite,

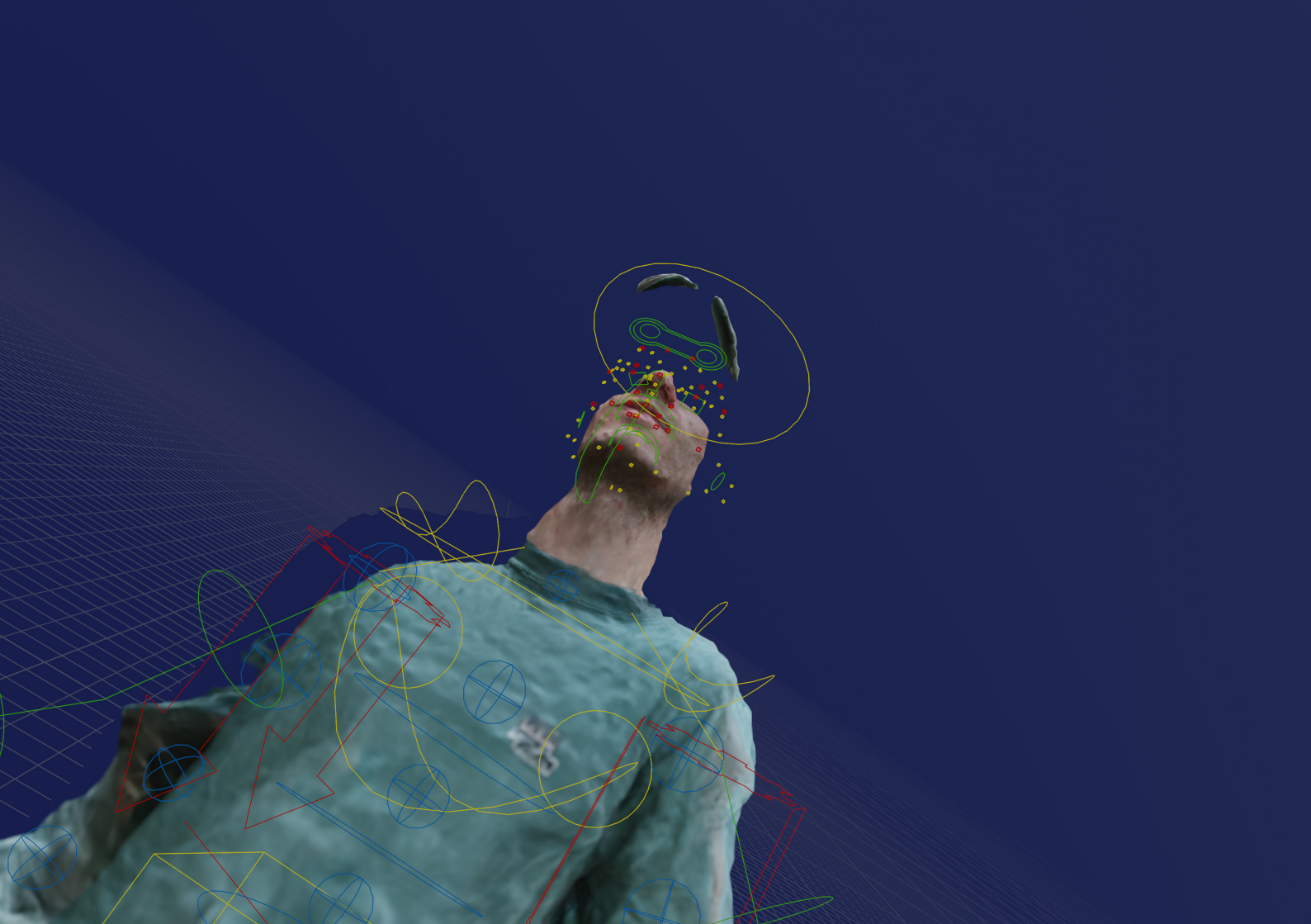
que je respire.
Ils investissent mes narines et
me font
rentrer dans mon corps
(comme la vendeuse).
L’imperméabilité du
monde
peu
à
peu
se dissout
comme la brume du matin
et je sens monter en moi une euphorie nouvelle.





La solidaritude, c'est l'écart qui se dilate et se contracte en permanence.

Parfois, on oublie qu'on est une conscience, on s'abime alors dans l'immanence et on regarde nos chaussures. Mais soudain, notre solitude nous frappe, on prend conscience de l'écart irréductible entre nous et le monde qui nous entoure, on découvre l'univers connu avec un regard d'alien : nos oreilles, nos mains, nous apparaissent avec étrangeté, organisations de chair et d'os jamais rencontrées auparavant… Un vertige immense s'installe et l'on se sent partir en arrière dans un abime sans fond… C'est alors que



j e
sors du magasin, sur le trottoir, dans la nuit, une énergie formidable s'empare de moi. Je me dirige d'un pas rapide vers le passage piéton, à gauche. Je trépigne sur place. Feu vert. Je m'élance. Un pied sur chaque bande blanche (comme les Beatles), j'exagère les mouvements des bras et des jambes. Je remonte à toute vitesse l'allée qui mène jusqu'à la gare. Tchac! Tchac! Tchac! Tchac! Tchac! Tchac! (Comme dirait ma grand-mère quand elle mime la godille en ski). Mes semelles martèlent le bitume. Sans arrêt j'allonge le pas pour gagner de la vitesse. J'imagine les gens sur mon passage qui se disent mais quelle énergie ce jeune homme ! Où gambade-t-il ainsi ? Ce doit être quelque grande nouvelle à en juger l'éclat de joie sur son visage !
Je sens un immense sourire étirer mes lèvres, remonter mes joues. Un rire vient, presque irrépressible. J'ouvre grand la bouche et je mords dans l'air, comme un fauve, comme R. le fait souvent. Ma mâchoire se referme, dents contre dents, dans un bruit de claquement.

l'euphorie
peut surgir de la séparation la plus totale, de l'absurde même. C'est une vague de chaleur qui vient du cœur et qui nous submerge. On marche dans la rue, dans les rayons d'un magasin avec l'énergie d'un conquérant. Nos bras chargés du shampoing l'Oreal Repair 5 et de camomille (nuit tranquille) se balancent le long de notre corps comme ceux d'Alexandre en marche vers l'Asie.

À toute vitesse je déboule sur l'esplanade de l'école de théâtre, la gueule hilare, débraillé, les cheveux gras et mon shampoing à la main. Une vieille dame me jette un regard méfiant alors je ralentis. Mais je me rapproche des vitres du grand bâtiment et je vois, à travers, les étudiants, parmi lesquels P., qui dansent. Je m'arrête pour les regarder. De l'extérieur, avec le vent pour musique, les danseurs sont si fragiles, si détachés du monde qu'ils sont au bord de s'évaporer. Et il me semble, soudain, que je respire avec eux.

On croise des gens qui n'étaient, jusqu'à là, que des objets privés de conscience et qui, désormais, se chargent d'une humanité nouvelle. Les mouvements de leurs corps les rapprochent de nous. On reconnait dans leurs comportements d'humains, dans la contraction de leurs muscles, le resserrement de leurs mains, le frémissement de leurs lèvres, l'agitation de leurs pupilles et l'éclat qui les anime… On reconnait dans tout cela, la comédie que l'on joue soi-même. Alors, un large sourire se dessine sur notre face, un éclat lumineux, on aurait envie de rire et de danser sans raison, mais l'on n'ose pas, précisément parce qu'on ne se sent pas seul. On éprouve les consciences qui nous entourent, tous ces regards de vivants qui risqueraient de nous interroger : « Quel est ce fou qui rit et qui danse sans raison ? » Et cette limite qu'instaure le jugement des autres renforcent un peu plus notre conviction de solidarité. Au sommet de la transcendance, dans la séparation la plus totale, l'écart le plus large, on retrouve l'immanence, mais une immanence nouvelle qui n'a rien à voir avec la première, bête et méchante, à laquelle on s'abandonne si facilement. C'est une immanence éclairée, lumineuse de l'écart qu'on y a introduit. Elle nous invite à la solidarité.

À cet instant, je pense que les emportements comme celui-ci me laissent toujours triste quand ils se retirent comme une vague qui emmène avec elle le dessin tracé sur le sable. C'est un risque à courir mais à cet instant je me sens si délié du monde, et si lié, qu'il me semble que je pourrais endurer les pires souffrances morales (la mort de ceux que j'aime par exemple) avec philosophie et apaisement. La joie me reprend dans une nouvelle vague, si forte que je voudrais m'allonger au milieu de la route pour regarder le ciel (mais je risquerais de mourir écrasé alors je ne le fais pas). Je pense à quel point j'aime me prendre pour un fou ou pour un artiste inspiré (et en écrivant ceci je perpétue le mouvement). Mais je décide de jouer le rôle à fond, je mords l'air comme R. et je poursuis à grandes enjambées ma course folle sur le trottoir.

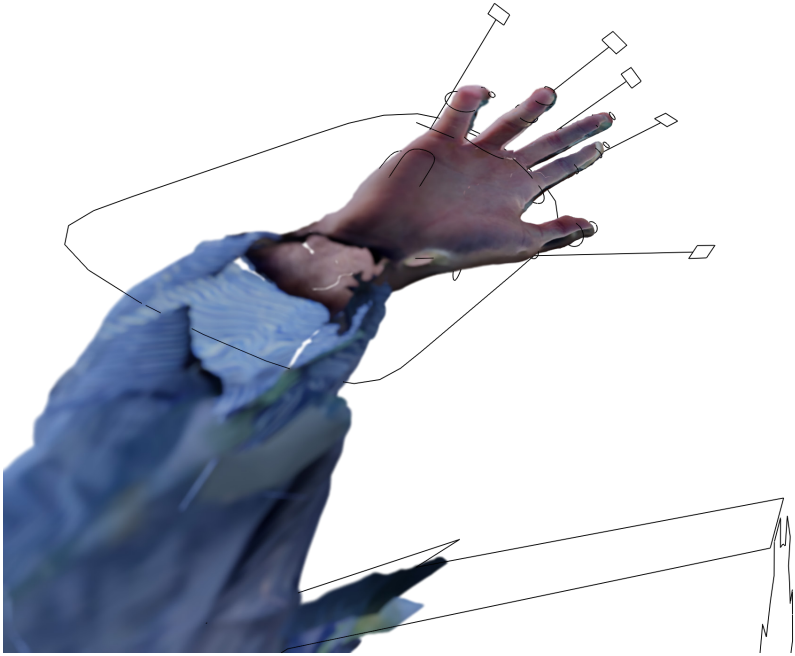
R. que j’appelle pour lui poser la question,
me dit que,
la dernière fois,
dans le groupe chrétien auquel il se rend, les mercredis,
pour trouver des
réponses,
ils ont parlé de

l’écart

à quel point c’est
nécessaire
pour la solidarité avec le monde.
D’ailleurs R. aime bien la nature et le
soleil.

S. me raconte comment son professeur
à Téhéran
l’a mise le nez dans une plante
puis
l’a faite
reculer
doucement
pour qu’elle
comprenne
l’importance de la distance.

La tante d’A.
lui a écrit
une lettre
il y a vingt-cinq ans.
Peut-être qu’A.
enverra
un mail à sa cousine
un jour.

J’ai passé une belle soirée hier avec S.
La blessure causée par la vis dans son pied avait eu le temps de cicatriser.
On a pu danser.

La solidaritude c’est l’écart qui se dilate et se contracte en permanence.